

Julia Kristeva
Histoires d'amour

Johanne Jarry

Numéro 69, hiver 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21050ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Jarry, J. (1997). Julia Kristeva : histoires d'amour. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (69), 21–24.

1982 1983 1984 1985 1986 1987 1988 1989 1990 1991 1992 1993 1994 1995 1996 1997

Julia Kristeva

photo : Anne Dion/Magazine littéraire

Julia Kristeva

Histoires d'amour

En 1984, Johanne Jarry rencontrait à Paris Julia Kristeva, psychanalyste et professeure de littérature à l'Université de Paris VII, qui venait de publier *Histoires d'amour*. C'est de cet ouvrage sur les rapports amoureux qu'il fut question.

Paru dans le numéro 18, avril-mai 1985, p. 44.



N

uit blanche : « L'épreuve amoureuse est une mise à l'épreuve du langage. » Comment avez-vous vécu l'écriture de votre livre *Histoires d'amour* ?

Julia Kristeva : Il y a dans l'expérience amoureuse beaucoup d'aspects, et en particulier un moment régressif où l'on se sent noyé dans un grand

bain, un océan, ou comme dans les bras d'une mère, qu'on soit homme ou femme. Il faudrait adapter les mots pour traduire cette sensation. Alors que les écrivains font des métaphores ou de la musique, le théoricien a deux possibilités : d'une part, emboîter le pas et faire des métaphores et du lyrisme pour essayer de mimer cet état, et d'autre part, essayer de comprendre et d'utiliser les concepts, le langage technique que possèdent la philosophie, la psychanalyse. Essayer de radiographier cette expérience très particulière, en faire une espèce d'analyse chimique devient une autre épreuve de discours, une tentative d'approcher une matière fugace, inaccessible, avec des mots très précis. L'écriture de *Histoires d'amour* a été pour moi très excitante, car il fallait trouver comment être le plus exacte possible, et en même temps très difficile parce que, dans cette recherche de précision, on découvre que le vécu échappe, qu'il est beaucoup plus complexe.

Métamorphoses

« La mort vit une vie humaine » (Hegel). Vous dites que c'est vrai quand nous ne sommes pas amoureux ou en analyse. Comment expliquez-vous cela ? Qu'entendez-vous par être amoureux ?

J.K. : J'entends par « être amoureux », avoir une complicité avec quelque chose, être ouvert, échapper à la solitude. Je trouve que dans le monde contemporain, on souffre d'une grande solitude qui est peut-être le point culminant des valeurs de l'Occident ; être individuel, autonome, être soi-même, ça peut être très positif, très exaltant, mais s'il n'y a pas de complicité avec quelqu'un ou quelque chose, ça peut être aussi une grande souffrance. Je crois que dans le monde moderne, il y a beaucoup d'accélération, de dynamisme, de course au profit qui nous laisse peu de place pour la complicité. Et la complicité, ça peut

être avec un être humain ; aimer quelqu'un, s'ouvrir à lui et avoir en commun des regards à l'incommunicable et aux paroles. Mais on peut s'ouvrir à une couleur, un paysage, et sentir que l'on devient cette chose-là ; Baudelaire parle d'un arbre qui le fascine tellement qu'il devient arbre. Il appelle cela une « métamorphose mystique ».

Dans l'amour, il y a un moment d'identification avec l'être aimé où on est complètement l'autre. C'est un état d'osmose et de complicité qui manque beaucoup. Alors si on n'a pas cette plasticité – car il faut être très souple pour épouser l'autre à ce point – je trouve que l'on reste figé et que l'on est, d'une part, très solitaire, puis incapable de créer, on est ossifié, on est toujours le même, on se répète et c'est la mort. On s'ennuie et on ne produit rien. C'est la mort du mouvement. Être amoureux rejoint tous les mouvements d'idéalisation. Ce moment, même si je le décris sur un plan un peu idyllique, il reste qu'il est très dangereux ; si vous êtes en symbiose ouverte avec quelqu'un qui a un pouvoir, qui en abuse (un *führer*), vous pouvez devenir l'esclave : c'est la soumission, l'hypnose. C'est aussi l'aspect dangereux de la relation amoureuse que l'on connaît dans les grands mouvements de masse. Les masses aiment le fascisme, les grands *leaders*. Elles ont peut-être été heureuses, mais ça s'est mal terminé. Il faudrait toujours voir, dans cette relation amoureuse, les deux côtés.

Éviter l'esclavage

Oui, mais l'amour de soi peut-il nous préserver du « fascisme » que l'autre pourrait exercer sur nous ?

J.K. : Il faut savoir *qui* est le *soi*. Si le *soi* est déjà fasciste et qu'il n'arrête pas de s'aimer, ça ne le préservera pas. Il y a, dans la conception occidentale de l'amour, un courant très important (qui vient d'ailleurs de la Bible) et qui dit « aime ton prochain comme tu t'aimes toi-même ». Ce qui a été développé par certains mystiques m'apparaît extrêmement important. Si on en parle peu, c'est que l'on considère que dans le christianisme, il y a culpabilisation de l'amour de soi : « Tu t'aimes trop, tu es égoïste. » Mais l'autre aspect dit, sans faire l'apologie de l'égoïsme : « Il faut que tu t'aimes dans le bien, pas toi n'importe comment. Si tu t'aimes dans le bien, c'est la première condition pour aimer les autres ; donc n'aie pas honte, et c'est seulement après avoir atteint cette unité de toi que tu peux admettre que l'autre a droit aussi à la même consistance. Tu peux donc l'aimer et respecter son individualité. » En cela, l'amour de soi peut être une sorte de protection contre l'esclavage dans l'amour. Il faut respecter dans l'amour le *soi* de l'autre, et non pas le réduire, en faire une victime.

Le système dans lequel nous vivons ne semble pas très sympathique à cette idée. On n'encourage pas facilement la valorisation de soi dans l'amour...

J.K. : Ce n'est pas encouragé... Toutes les valeurs sont mises en cause. Les religions ne tiennent pas, les codes moraux non plus. Les seules valeurs qui tiennent un peu plus longtemps sont matérielles. Ce qui m'a frappée, c'est que pendant la sortie de mon livre en France, je parlais de cet aspect des choses, et en particulier de saint Thomas. Et je me disais : personne ne va s'intéresser à saint Thomas, c'est ma propre intellectualité qui m'a portée là-dedans. Eh bien, pas du tout ; j'ai eu beaucoup de lettres



Julia Kristeva, 1984

de gens qui n'étaient pas intellectuels, qui ont été intéressés par saint Thomas, justement à cause de l'amour de soi. Donc s'il y a, d'une part, la tendance à éliminer ces valeurs-là, tendance du technocratique, et d'autre part, la tendance qu'on appelle un peu rapidement « spiritualiste » qui est désir, intérêt pour les religions et qui est très diffuse (les gens ne savent pas très bien ce qu'ils cherchent lorsqu'ils s'intéressent au bouddhisme), je crois que ce qui les intéresse profondément, c'est un discours qui leur parle d'amour, d'estime de soi. Et ils trouvent cela dans le christianisme. Tant qu'on n'aura pas de discours laïcs sans dieu sur cette question-là, il y aura toujours des gens malheureux qui rempliront les églises.

L'amour de soi, n'est-ce pas une des idées de base du féminisme ?

J.K. : Je ne sais pas. Il y a différents féminismes. Ici, j'ai pu remarquer deux courants. Un qui est plus ancien et qui date de Simone de Beauvoir, qui consiste à vouloir l'égalité des femmes et à dire que la femme peut faire ce que fait l'homme. Et l'autre, plus récent, qui s'est développé autour des psychanalyses et politiques, qui consiste à chercher en quoi les femmes sont différentes des hommes : désirs, langages, créations, plaisirs. L'accent était mis sur la différence : quelle est notre particularité ? Dans ce sens, il peut s'agir d'amour de soi. Souvent dans ces courants-là, ce que l'on considérait comme féminin, c'étaient les états indicibles, les états de perte de soi qui ressemblent aux états oniriques que l'on retrouve dans certaines littératures, celle de Marguerite Duras par exemple. C'est sûr que c'est un aspect de la psychologie féminine, mais je ne suis pas certaine que cela soit tout de la psychologie féminine. Si l'on parle du soi féminin, il faudrait peut-être rendre ses fonctions plus complexes et intégrer dans ce soi les moments d'aspiration au pouvoir.

Moments de perte de soi

Vous dites : « La psychose féminine aujourd'hui se soutient et s'absorbe par la passion pour la politique, la science, l'art... ». J'aimerais savoir ce que vous entendez par psychose féminine.

J.K. : Les femmes ont vécu longtemps dans des situations qu'on a décrites comme esclavagistes. C'est vrai, mais c'étaient des situations protégées, où il n'y avait pas d'épreuves, sauf les épreuves de mélancolies, d'abandons, de deuils, de douleurs du corps. Ces situations peuvent déclencher des moments psychotiques : moments de perte de soi. Je suis tellement ravagée que je n'ai pas de mots pour constituer un discours, et en même temps, je suis une immense revendication qui peut aller jusqu'au désir d'exercer une autorité ou qui va jusqu'au désir de meurtre ; ça c'est la figure de la mère sorcière ou de la mère qui tyrannise ses enfants. On sait très bien qu'une femme peut se comporter comme ça dans certaines situations. Toutes les civilisations ont voulu faire face à ça en essayant de trouver un discours pour rendre compte des états de fragilité de ces individus, en particulier de cet état de psychose féminine. La figure de la Vierge Marie, par exemple, rend bien compte de cet état. Elle est à la fois inexistante, humble et humiliée, ce qui rejoint le côté phobique de la femme, et d'autre part, elle est mère de Dieu, plus que Dieu, elle ne meurt pas, elle est reine. Or,

une femme, dans l'Église, se prendra pour la Vierge Marie, elle sera à la fois celle qui souffre et qui, à travers la Vierge, est glorifiée. Les discours religieux étaient des thérapeutiques qui, devant la population, étalaient une panoplie de situations dans lesquelles les femmes se reconnaissaient et pouvaient ainsi supporter leur situation, y trouver un bénéfice. Aujourd'hui, ce discours ne tient pas parce que l'on ne croit pas en Dieu. Alors, question : où va ce désir ? — qui se pose aussi bien chez les hommes que chez les femmes, car on peut aussi imaginer la psychose masculine, avec des moments de déboire, d'angoisse, d'aspiration au pouvoir et de violence. Je dis que les domaines où va ce désir sont, entre autres, la politique, des formes sociales qui utilisent cette aspiration, mais pas au niveau brutal, qui leur donnent une sublimation. Cette aspiration veille à ce que le moment d'aspiration au pouvoir n'éclate pas comme une folie, comme un passage à l'acte, mais qu'il trouve une réalisation et devienne une création.

Nostalgie de la permanence

Pour vous, si les femmes veulent le mariage, c'est pour s'assurer de la possession de la mère nourricière. Vous serait-il possible d'aller plus avant dans cette idée ?

J.K. : Je crois qu'il y a, dans la maturation de la petite fille, un moment extrêmement difficile, qui se passe de manière brutale et sans compensation, sauf pour l'homosexuelle : c'est la séparation avec la mère. Dans notre société, la petite fille ne vit pas en promiscuité avec les autres femmes de sa famille (contrairement aux sociétés musulmanes). En fait, elle va à l'école, elle doit se comporter comme un individu neutre, à la limite comme un homme. Elle ne retrouve pas cet abri qui est la relation avec la mère. Cette relation archaïque, elle ne la retrouve pas immédiatement dans la relation amoureuse parce que le mari, ou le partenaire sexuel, n'est pas là pour servir de mère. Dans la relation érotique, il a peut-être des aspects tendres, cajolants, mais il a sa part d'agressivité et de violence, ne serait-ce que dans l'acte sexuel.

Le garçon retrouve cette relation maternelle quand il trouve une partenaire qui est censée lui donner la tendresse, et une sorte d'abri. La fille est exposée, surtout depuis qu'elle a des relations érotiquement libres, à beaucoup de violence, de séparations, d'abandons. Elle reste avec cette nostalgie de retrouver une stabilité, un accueil, une permanence, un foyer que représente archaïquement la relation perdue avec la mère. Elle peut le retrouver de deux manières : soit avec le fantasme d'établir un foyer où le mari joue un rôle de stabilité (il fait les courses, s'occupe des enfants, etc.). C'est ce que demandent les femmes, et c'est ce que les maris assurent de moins en moins (surtout dans nos sociétés contemporaines), d'où une certaine incompréhension. L'autre solution, c'est la relation homosexuelle ; on trouve une copine et on essaie d'établir avec elle cette harmonie qu'on a perdue. Ça ne se passe pas toujours de manière idyllique, car avec la copine on retrouve l'aspect conflictuel que revêtait la relation avec la mère. Je crois qu'il y a toujours cette aspiration de retrouver un centre, un axe à l'image maternelle. On adresse cette demande à l'homme de manière inconsciente, par rapport à laquelle tout mari est un don Juan potentiel. Il ne s'y prête pas, il est décevant.

Vous pensez que la femme n'échappe pas à cette recherche de la relation archaïque ?

J.K. : Elle peut y échapper ; dans la sexualité, il y a plusieurs composantes ludiques, donjuanesques. Elle peut changer de partenaire, et elle le fera d'autant plus facilement lorsqu'elle a un axe, une relation stable qui la rassure. J'ai l'impression que, contrairement aux hommes, une femme vit de manière plus douloureuse la multiplicité des partenaires ; ça existe bien sûr, nous sommes tous passés par là, mais c'est beaucoup plus éprouvant. Les sentiments de solitude et d'abandon interviennent plus facilement. Il y a ce changement d'objet qui est la base perverse de la sexualité humaine. Devant ce changement permanent, la femme se sent menacée plus facilement, elle est plus proche de la dépression que l'homme, qui finit par se sentir conquérant. Il y a peu de perversions féminines (les femmes pouvant difficilement aller au bordel) ; une forme de perversion consiste à s'autoriser à souffrir. Tout en souffrant, je contribue, je sers la loi, ma famille est sauvée, les gens vont me dire que c'est bien. J'établis la norme, tout est stabilisé. Je souffre, mais tout est bien. Il y a là quelque chose de très vicieux. Et ça marche, même que ça peut aller très loin.

La stabilité du couple, serait-ce une « contrainte culturelle » ?

J.K. : Moi, je parlais d'un point de vue initial, où la cellule de base est le couple. Il y a eu cette transgression de Mai 68 où on a dit : « Pas de couple, on va vivre comme ça, libres ». Et c'est par rapport à ce deuxième temps de rupture que j'ai l'impression qu'il y a un retour à une sorte de classicisme : les gens ont besoin de retrouver une certaine stabilité, tout en se permettant de vivre des relations plus libres. Les jeunes aujourd'hui sont beaucoup moins transgresseurs. Cette demande d'amour faisait ridicule il y a dix ans. C'est comme si on cherchait une forme de compromis entre le couple classique et les sans-couple-du-tout, qui peut devenir très dur, intenable. Peut-être que ce que le féminisme a donné sur le plan psychologique, c'est la reconnaissance de la tendresse.

Toute la gamme de la féminité

Le féminisme a-t-il, selon vous, modifié le discours amoureux ?

J.K. : Une certaine prise en considération de l'importance de la tendresse et de la part maternelle de la femme. Cela ne va pas tout à fait dans le même sens que le féminisme militant ; dans leurs revendications explicites, les féministes affirmaient plutôt l'autorité, la puissance, le pouvoir féminin, et ne parlaient pas tellement du côté maternel. Par contre, en contrecoup, et à la limite on peut penser que c'est de l'antiféminisme, on a réhabilité cette fonction féminine qui a été dévalorisée, et qui est la fonction de stabilisation.

C'est ce qui apparaît peut-être dans l'aspiration actuelle à l'amour : soyez femme aussi comme cela, donnez-nous des relations tendres, stables. Il y a une espèce d'appel à la part amoureuse et féminine (si l'on veut) de l'homme, qui va contre le machisme classique. Je crois qu'il y a un retour de manivelle de la part des hommes, en réaction très violente à certains excès du féminisme antérieur. La jeune génération des filles autour

de 25 ans y réagit également ; ça s'est vu à travers des mouvements de séduction plutôt que de militantisme. Elles se moquent de leurs mères militantes, elles veulent être séduisantes. Ça peut être considéré comme l'aspect léger et réactionnel ou réactionnaire, mais c'est aussi un phénomène sociologique plus profond, qui consiste à essayer de reprendre des aspects de la gamme de la féminité qui ont peut-être été ignorés par le féminisme, et qui sont extrêmement importants pour la survie de l'être humain.

Je pense que s'il y a une crise du féminisme aujourd'hui, c'est d'une part lié à la crise économique et politique que nous vivons actuellement, et aussi au fait que certains excès ont laissé entendre que les femmes étaient seules, que c'est le seul sexe. Donc, elles ont commis l'erreur inverse des hommes. D'où la nécessité de l'amour. S'il y a le soi, il y a le soi de l'autre, il faut tenir compte de lui.

Quels liens pouvons-nous établir entre la psychanalyse (amour transfert) et le vécu amoureux ?

J.K. : Dans le monde moderne, il y a un lieu où la relation amoureuse est surnoisement recommandée : la relation psychanalytique. Vous êtes meurtri, eh bien il y a un lieu où vous pouvez revivre, en quelque sorte, vos blessures amoureuses, à condition d'établir un contrat amoureux avec l'analyste. C'est une forme d'amour très paradoxale parce que vous déplacez sur l'analyste vos amours anciennes et à venir, et c'est contractuel parce qu'il y a un paiement qui est vécu comme s'il s'agissait d'introduire un peu de réalité dans la folie que peut être l'amour à deux. Le paiement me permet de ne pas imaginer que l'analyste est mon amant, un parent, ainsi que d'être constamment dans les étages divers de mon psychisme, de jouer avec toutes mes capacités. L'art de vivre consiste à pouvoir passer d'un niveau à l'autre, ce qui est une forme de souplesse permanente.

D'ailleurs, les expériences amoureuses nous apprennent cela. Il y a la grande exaltation amoureuse, et puis le moment de la déception, parce qu'il y a la réalité de l'autre qui nous fait mal. En analyse, on essaie de transformer cette folie amoureuse en moyen de connaissance, qui n'est jamais fini, toujours à recommencer. On essaie d'être le plus lucide sur sa folie, de se reconnaître comme étant un être constamment à la dérive, et en même temps capable de connaissance et de recul. **NB**

Julia Kristeva a publié : *Essais de sémiotique*, avec Josette Rey-Debove, Mouton / De Gruyter, 1971 ; *Des Chinoises*, Des Femmes, 1974 ; *La révolution du langage poétique, L'avant-garde à la fin du XIX^e siècle, Lautréamont et Mallarmé*, Seuil, 1974 et « Points », Seuil, 1985 ; *La traversée des signes*, Seuil, 1975 ; *Le texte du roman*, Mouton / De Gruyter, 1976 ; *Polylogue*, Seuil, 1977 ; *Sémiotique*, « Points », Seuil, 1978 et Seuil, 1979 ; *Folle vérité*, Seuil, 1979 ; *Pouvoirs de l'horreur, Essai sur l'abjection*, Seuil, 1980 et « Points », Seuil, 1983 ; *Le langage, cet inconnu, Une initiation à la linguistique*, « Points », Seuil, 1981 ; *Histoires d'amour*, Denoël, 1983 et « Folio », Gallimard, 1985 ; *Au commencement était l'amour, Psychanalyse et foi*, Hachette, 1985 ; *Soleil noir : Dépression et mélancolie*, Gallimard, 1987 et « Folio », Gallimard, 1989 ; *Étrangers à nous-mêmes*, Fayard, 1988 et « Folio », Gallimard, 1991 ; *Georgia O'Keeffe*, avec Jack Cowart et Juan Hamilton, Adam Biro, 1989 ; *Les Samouraïs*, Fayard, 1990 et « Folio », Gallimard, 1992 ; *Lettre ouverte à Harlem Désir*, Rivages, 1990 ; *Le vieil homme et les loups*, Fayard, 1991 et Livre de poche, 1996 ; *Les nouvelles maladies de l'âme*, Fayard, 1993 ; *Le temps sensible : Proust et l'expérience littéraire*, Gallimard, 1994 ; *Possessions*, Fayard, 1996 ; *Pouvoirs et limites de la psychanalyse*, Fayard, 1996 ; *La révolte intime*, Fayard, 1997.